

# VICTOR SCHOELCHER : "NON À L'ESCLAVAGE"

Gérard Dhôtel

REVOLTE  
DROITS  
INDIFFÉRENCE  
VOLONTÉ  
JUSTICE  
COMBAT  
INJUSTICE  
LIBERTÉ  
VICTIMES  
AUDACE  
SOUFFRANCE  
COLÈRE

CEUX QUI ONT DIT NON

Extrait de la publication

ACTES SUD JUNIOR

## CEUX QUI ONT DIT NON

### Roman historique

Depuis toujours, il y a dans le monde des hommes et des femmes qui ont su dire non à ce qui leur paraissait inacceptable...

La fille ne bouge pas, indifférente à ce qui se passe autour d'elle. Des hommes richement vêtus s'approchent, tâtent ses bras, ses jambes, regardent ses seins, la tournent et la retournent, lui ouvrent la bouche pour examiner ses dents. L'un d'eux lance au vendeur : "Cent piastres." Puis un autre : "Cent vingt. – Cent soixante." Le petit homme cède. La fille part pour cent cinquante piastres. Elle appartient désormais à l'homme blanc.

Victor est comme paralysé au milieu de la place brûlante. Il se sent inutile, il se sait impuissant... Tête baissée, gorge nouée, il s'éloigne pour cacher son dégoût et sa honte...

*Incapable de se taire devant les injustices, Gérard Dhôtel, journaliste, a choisi de s'adresser aux jeunes, car pour lui, les enfants d'aujourd'hui seront aptes, demain, à changer l'ordre des choses. Un homme de convictions, comme Victor Schoelcher...*



**“Ceux qui ont dit non”**  
Une collection dirigée par Murielle Szac

DEJA PARUS :

**Lucie Aubrac : “Non au nazisme”**  
Maria Poblete

**Rosa Parks : “Non à la discrimination raciale”**  
Nimrod

**Victor Hugo : “Non à la peine de mort”**  
Murielle Szac

**Victor Jara : “Non à la dictature”**  
Bruno Doucey

**Joseph Wresinski : “Non à la misère”**  
Caroline Glorion

Éditorial : Isabelle Péhourticq  
Recherche iconographique : Sandrine Vincent  
Conception graphique : Guillaume Berga

© Actes Sud, 2008 • ISBN 978-2-330-00675-4  
*Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse*

[www.actes-sud-junior.fr](http://www.actes-sud-junior.fr)  
[www.ceuxquiontditnon.fr](http://www.ceuxquiontditnon.fr)



**VICTOR SCHOELCHER :**  
**“NON À**  
**L’ESCLAVAGE”**

Gérard Dhôtel

*ACTES SUD JUNIOR*



LE JOUR OU MARC SCHOELCHER décida d'envoyer son deuxième fils aux Amériques pour y faire du commerce de porcelaines, il ne se doutait pas qu'il allait faire naître une vocation.



## 1. Le voyage

Janvier 1828.

VICTOR QUITTE PARIS, les malles pleines de porcelaines estampillées “Schoelcher”, une marque connue et appréciée, qui a fait de son père, Marc, le plus célèbre porcelainier de Paris, et du magasin des Grands Boulevards l’un des dix commerces les plus importants de la capitale. Il dit adieu à sa mère, une femme très pieuse et de haute vertu qu’il aime profondément. Il laisse son père, un bourgeois dur en affaires mais fantasque et imprévisible, un antimonarchiste déçu par la Révolution de 1789.

Victor n'a pas encore vingt-quatre ans et il est heureux de partir. Ce voyage, c'est une aventure. La première, la vraie. Le jeune homme piaffe d'impatience à l'idée de découvrir les pays du bout du monde, là-bas de l'autre côté de l'Atlantique. En regardant s'éloigner les côtes de France, sur le pont du navire qui l'emmène au Mexique, il se remémore les dix années qui viennent de s'écouler. Celles qui le séparent du jour où il a claqué la porte du lycée Louis-le-Grand parce qu'il ne supportait plus l'excès de pratiques religieuses qu'on lui imposait. Il n'avait que quinze ans mais c'est à cette époque qu'il a compris qu'il était un "enragé républicain" et que, toute sa vie, il combattrait le despotisme, que celui-ci ait le visage d'un roi ou d'un empereur, les traits de Louis XVIII ou de Napoléon.

C'est aussi dans ces années-là qu'il a rejoint une famille de pensée dans laquelle il allait découvrir les valeurs qui baliseraient sa vie : la liberté,

la solidarité, la fraternité, l'égalité... Cette famille, c'est la Compagnie franche des écoles, une société secrète franc-maçonne.

Le navire est loin maintenant. Victor n'aime pas l'océan. Le voyage est épouvantable. Entre deux malaises et entre deux tempêtes accompagnées de redoutables orages, il lit des ouvrages en espagnol et se documente sur l'histoire du Mexique. Toujours consciencieux et sérieux, Victor ! La traversée est longue. Dans sa cabine, il a largement le temps d'écrire des lettres. L'une est adressée à son ami Auguste Blanqui avec qui il a refait le monde maintes et maintes fois. En se relisant, Victor revoit le jour où Blanqui, regardant ses vêtements, lui a lancé d'un ton moqueur : "Tu ne seras jamais républicain ! – Et pourquoi ? lui a-t-il répondu. – Parce que tu n'as pas de clous à tes souliers." Victor en convient : il est un bourgeois. Aujourd'hui encore, il porte cette tenue sobre

qui ne le quitte jamais : une longue redingote noire boutonnée jusqu'au cou, le collet rabattu sur un col satin noir, de grandes manchettes aux poignets, un chapeau à large bord. Pas très gai, tout cela ! Rien à voir, en tout cas, avec ces gandins qui se pavent dans les rues de Paris avec leurs tenues excentriques, redingotes cintrées et gilets de velours flamboyants, mais qui n'ont rien dans la tête. Mais c'est comme ça qu'est Victor, et c'est dans ces vêtements qu'il se sent bien. Blanqui a beau dire le contraire, Victor est républicain. Avec ou sans clous à ses souliers. Un vrai de vrai. Un enragé.

Le bateau navigue depuis plusieurs jours sur la mer grise et agitée. Victor le pressent : ce voyage ne sera pas celui que son père a imaginé. Après trente-cinq jours de traversée – enfin, le cauchemar se termine ! –, la terre d'Amérique apparaît. C'est le Mexique.

Les passagers débarquent dans le port de Veracruz. Victor n'a qu'une hâte : expédier aux adresses indiquées les porcelaines dont il a la charge, et explorer le pays. Il commence par se rendre à Mexico où il observe, écoute, prend des notes. "Une des plus belles cités qu'on puisse voir", écrit-il dans une lettre. Mais, très vite, il y trouve la vie monotone. Alors, il reprend la route et il visite quelques *pueblos*, une manufacture de tabac, des mines d'or...

Puis, voyageur boulimique, impatient de découvrir d'autres contrées, il part pour l'île espagnole de Cuba.

C'est là que tout va commencer pour ce jeune homme, habitué à la vie douillette d'un bourgeois aisé. Il découvre le malheur, un univers qu'il ne connaissait pas, celui où les hommes ne se contentent pas d'exploiter d'autres hommes, comme en Europe, mais où ils exercent sur eux un véritable droit de propriété.

Deux jours après son arrivée à La Havane, il assiste à une scène qui va le marquer à jamais. Chapeau de paille sur la tête, Victor s'apprête à visiter la ville comme il l'a fait à Mexico. Au détour d'une ruelle, il tombe sur une grande place grouillante de monde, bruyante, écrasée de soleil. Il est intrigué par une forte agitation. Il s'approche, se frayant un passage dans la foule. Plusieurs estrades sont dressées les unes à côté des autres. Sur l'une d'elles, il la voit, debout. Quinze ou seize ans peut-être. Salement vêtue mais très belle avec de très grands yeux noirs. Fière, droite, le regard fixe et dur. À ses côtés, un petit homme – un Blanc – crie en grimaçant :

“Allons, messieurs ! Deux cents piastres la jolie négresse, bonne blanchisseuse ! Deux cents piastres. Voyez, elle est jeune encore, bien saine, très douce. Deux cents piastres ! C'est pour rien. Remarquez, messieurs, comme elle est forte et bien portante !”

La fille ne bouge pas, indifférente à ce qui se passe autour d'elle. Des hommes de bonne tenue, richement vêtus, s'approchent, montent sur l'estrade, tâtent ses bras, ses jambes, regardent ses seins, la tournent et la retournent, lui ouvrent la bouche pour examiner ses dents... L'un d'eux lance au vendeur : "Cent piastres." Les deux hommes discutent. Le ton monte, un chiffre claque : "Cent quatre-vingts !" Puis un autre : "Cent vingt. – Cent soixante." Le petit homme cède. La fille part pour cent cinquante piastres. L'acheteur fait venir un grand Noir qui passe une chaîne au bras de la jeune fille. L'esclave emmène l'esclave. La fille appartient désormais à l'homme blanc.

Victor est comme paralysé au milieu de la place brûlante. Il est seul, il se sent inutile, il se sait impuissant. Ridicule même. "Cette fille, humiliée, traitée comme un vulgaire objet, comme sur un marché aux chevaux,

vendue comme un bœuf. Comment est-ce possible ?”, pense-t-il. Tête baissée, gorge nouée, il s'éloigne pour cacher son dégoût et sa honte...

Ce soir-là, dans sa chambre d'hôtel, il écrit sur ses carnets tout ce qu'il a vu, dans le détail, essayant de ne rien oublier, et en y ajoutant ses commentaires. La nuit, le sommeil ne vient pas. Alors, à la lueur de la bougie posée sur sa petite table de travail, il fait le serment, lui, Victor Schoelcher, fils de Marc et de Victoire, que toute sa vie, il dénoncera l'esclavage et agira pour qu'il disparaisse. À jamais...

Victor veut comprendre et décide d'en savoir plus. Mais pour cela, il doit ravalier sa colère et prendre le temps d'écouter ceux qui achètent les esclaves. Les jours suivants, il se rend dans la bonne société de La Havane où il rencontre des hommes riches et puissants qui ont

bâti leur fortune sur le commerce humain. Avec le calme et la courtoisie dont il ne veut jamais se défaire, Victor écoute mais ne peut s'empêcher de leur faire part de ses réflexions. Et ces hommes, une fois passée la surprise d'entendre un jeune Blanc de bonne famille parler ainsi, lui répondent, comme une évidence, que "tel est le destin des nègres" et qu'ils "ne méritent pas d'autre vie tant ils sont paresseux, lâches, violents, voleurs..."

Ce que Victor va découvrir quelques jours plus tard dans les campagnes de Cuba est pire encore. Il va plonger au plus profond de l'horreur.

Le fouet, tout d'abord. Le fouet qu'on utilise à la moindre résistance ou pour un travail jugé mal fait. Victor entend parler des propriétaires qui font punir les esclaves dont ils sont mécontents. Conduits dans des geôles obscures et humides, ils reçoivent chaque

matin plusieurs coups de fouet à gros nœuds, avec une minutieuse régularité. Certains en meurent. Et ceux qui ne meurent pas gardent dans leur chair à vif d'horribles taillades.

Il y a le fouet, mais aussi la nourriture, insuffisante et dégoûtante, et le travail qui n'en finit jamais, et les taudis dans lesquels on entasse les femmes, les enfants, les hommes, avec pour seul lit trois planches et une couverture sale sur des tréteaux, et les chaînes qui ôtent toute dignité à l'être humain...

Impossible de garder tout cela pour soi. "Je dois dire à tout le monde ce que j'ai vu", note-t-il dans son carnet. Alors il écrit un article qu'il intitule "Des Noirs", dans lequel il fait des propositions : il parle d'émancipation progressive des esclaves ("pas avant quinze ou vingt ans, le temps que les Noirs acquièrent une instruction suffisante"), de suppression de la traite, et il proclame une

“alliance de tous les peuples qui déclareront la traite abolie pour toujours”. Il envoie son texte au rédacteur en chef de *La Revue de Paris* – un ami – qui le publiera plus tard, en novembre 1830.

Victor est parti depuis maintenant dix-huit mois. C’est long. Il lui faut rentrer, retrouver l’Europe, sa famille, les porcelaines Schoelcher, affronter de nouveau l’océan...

### *Intermède*

Victor était parti représentant de commerce chargé de prospecter le marché mexicain, il est revenu révolté par ce qu’il a vu : le système esclavagiste dans les sociétés coloniales. Il est revenu abolitionniste.

## Pour en savoir plus :

Des associations et organisations non gouvernementales luttent contre l'esclavage.

Parmi elles :

- Anti-Slavery International, créée en 1839 en Grande-Bretagne : plus ancienne organisation de défense des droits de l'homme. Elle se bat sans relâche pour dénoncer l'esclavage partout dans le monde. [www.antislavery.org](http://www.antislavery.org)
- Christian Solidarity, ONG suisse qui procède au rachat et à la libération d'esclaves au Soudan.
- Free the slaves : [www.freetheslaves.net](http://www.freetheslaves.net)
- Comité contre l'esclavage moderne (CCEM) : [www.esclavage-moderne.org](http://www.esclavage-moderne.org) (01 44 52 88 90)

Ouvrage réalisé  
par l'atelier graphique Actes Sud